



**HAL**  
open science

# Les attachements face aux transformations urbaines. Enquête ethnographique à la Duchère

Bianca Botea

► **To cite this version:**

Bianca Botea. Les attachements face aux transformations urbaines. Enquête ethnographique à la Duchère. in Aurélie Mercier et Roelof Verhage (sous la dir. de), Lyon, Métropole en mouvement, p. 117-135, 2023, 9782729714079. hal-04137484

**HAL Id: hal-04137484**

**<https://hal.science/hal-04137484>**

Submitted on 22 Jun 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

(Version pré-print)

Les attachements face aux transformations urbaines. Enquête ethnographique à la Duchère *in* Aurélie Mercier et Roelof Verhage (sous la dir. de), *Lyon, Métropole en mouvement*, Presses universitaires de Lyon, 2023, p. 117-135.

**Bianca Botea**

Maîtresse de conférences HDR en anthropologie

Université Lyon 2

Chercheuse du Laboratoire d'Anthropologie des Enjeux Contemporains (LADEC)

## 1. Introduction

Cet article présente la dynamique d'une recherche anthropologique longitudinale qui s'est déroulée dans le quartier de la Duchère entre 2007 à 2018<sup>1</sup>, en montrant l'évolution des problématiques et des démarches de cette recherche<sup>2</sup>. C'est notamment le cheminement vers une approche des attachements et de la ville familière, deux notions permettant de comprendre le rapport des citoyens aux transformations urbaines, qui seront au centre de cet article. Le contexte de recherche est celui de la rénovation urbaine du quartier, programme démarré en 2003 et encore à l'œuvre aujourd'hui.

Les recherches longitudinales impliquant des enquêtes sur des temporalités plus ou moins longues présentent l'avantage de pouvoir mettre en lumière non seulement la dynamique d'un territoire, mais aussi celle du regard scientifique porté sur lui, la transformation des modes de conceptualisation du chercheur. Cette transformation tient aux changements du territoire en question et des configurations de la recherche, mais aussi aux changements de perspective théorique et méthodologique du chercheur, à son parcours biographique ou de recherche, à la dynamique du paysage institutionnel de la recherche. La réflexion sur les attachements qui s'est appuyée sur ma recherche dans le quartier de la Duchère met en évidence quelques-unes de ces dimensions, que nous trouverons dans les différentes parties de cet article. Parti d'une commande institutionnelle d'une structure culturelle du quartier en contexte de rénovation urbaine, l'anthropologue (en ma présence) s'affranchit de cette commande qui le place dans une position inconfortable d'ethnologue « spécialiste des traditions culturelles » afin de construire celle d'un ethnologue de la rénovation urbaine, par ailleurs tout aussi inconfortable (Botea, 2019). Dans une première partie, je décrirai ce contexte d'enquête et mes démarches de recherche. Dans une deuxième partie, je présenterai quelques résultats de recherche qui portent sur les représentations divergentes du changement urbain et de l'habiter au sein des différents

---

<sup>1</sup> Un premier travail de terrain intensif et immersif s'est déroulé entre 2007 et 2010, avec des retours ponctuels tous les ans jusqu'en 2018. Lors de cette deuxième période de travail de 2010 à 2018, j'ai pu mener des observations sur l'évolution du quartier, ainsi que quelques entretiens, parcours commentés et enregistrements audiovisuels avec des personnes déjà interrogées dans la première période d'enquête.

<sup>2</sup> Ce chapitre d'ouvrage est issu de différentes réflexions développées dans mon mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Tome 3 (Botea, 2021)

acteurs urbains du quartier (des résidents aux différents acteurs du projet de rénovation). Je montrerai deux logiques autour desquelles se construit cette vision contrastée, d'une part la perspective du changement urbain regardée sous l'angle du paradigme de la « transition », d'autre part des attachements. Enfin, dans une troisième partie, je mettrai en avant la dynamique de mon approche des attachements. En abordant initialement ces derniers comme un lien affectif à des objets/lieux, le détour par une recherche menée en Roumanie a prolongé cette perspective et m'a permis de considérer les attachements comme des compétences de familiarité de type écologique que les individus développent par rapport à leurs environnements urbains. L'article met également en lumière une double méthodologie pour une étude des attachements urbains, d'une part l'approche narrative par l'analyse des discours et des représentations, d'autre part l'ethnographie mobile et audiovisuelle « embarquée » par une approche de la perception en marchant. L'originalité du point de vue adopté ici repose sur cette double perspective de recherche et méthodologique, ainsi que sur cette seconde perspective évoquée (mobile, audiovisuelle « embarquée » et à la fois immersive), qui a été moins explorée dans l'étude des attachements et des transformations urbaines jusqu'à présent.

## 2. De l'ethnologue « spécialiste des traditions culturelles » à l'ethnologue de la rénovation urbaine

La Duchère est un quartier ciblé par la Politique de la ville depuis 1986<sup>3</sup> et un Grand Projet de Ville (GPV) est signé en 2001, parmi les premiers GPV en France par les représentants de l'État, de la Région, du Grand Lyon, du Département, de la Ville.

Sur une superficie de cent vingt hectares, le projet de renouvellement urbain a généré entre 2003 et 2015 la démolition de plusieurs grandes barres, plus précisément 1 711 logements sociaux construits à la fin des années 1950 dans le cadre du premier projet urbain et avec la reconstruction annoncée de 1 775 logements. Le programme de rénovation urbaine n'est toujours pas achevé, car il s'est prolongé depuis par de nouvelles mesures (NPRU) jusqu'à l'horizon du 2030. L'objectif déclaré était de ramener la part de logement social de 80% à 54 % à l'échelle du quartier<sup>4</sup> et, comme sur les autres sites de rénovation urbaine en France, de (re)construire une « mixité sociale ». Dans ce sens, on vise une politique de destruction des logements sociaux et de remplacement de ceux-ci par des logements en régime de propriété ou de location. Des logements sociaux seraient ainsi déplacés et reconstruits ailleurs dans la ville, hors des Zones Urbaines Sensibles.

Ma recherche de terrain dans ce quartier a débuté en 2007, un moment où les premières démolitions ont déjà été opérées malgré les résistances de certains collectifs d'habitants. Dans ce contexte, les structures de proximité du quartier (MJC, Centres Sociaux) étaient amenées à mettre en place un travail avec les résidents qui vivaient dans des barres en voie de démolition. Ces organismes cherchaient à garder le contact avec ces personnes dans un contexte compliqué, à la fois pour ceux qui vivaient les démolitions et pour les organismes qui étaient censés les « accompagner ». Cette mission s'avérait d'autant plus délicate que ces résidents n'étaient pas vraiment intéressés dans ce contexte à participer aux actions culturelles ou artistiques au sein

---

<sup>3</sup> Des procédures plus anciennes similaires existaient déjà à partir de 1977 avec le dispositif : « Habitat et Vie sociale ».

<sup>4</sup> Chiffres diffusés sur le site : [www.gpvlyonladuchere.org](http://www.gpvlyonladuchere.org)

de ces structures ni à « raconter leurs souvenirs ». Catherine Foret (2005) notait un effet de saturation que la floraison des « collectes » mémorielles dans ces quartiers produisait envers ces résidents. Le fait de mobiliser des personnes pour recueillir leurs mémoires de la vie à la Duchère était d'autant plus problématique pour ceux qui allaient être déplacés et qui n'ont pas recevoir un relogement dans le quartier, malgré leur souhait.

C'est dans ce contexte de rénovation urbaine avec la mise en place, par la MJC et les deux centres sociaux du quartier, des cafés-débats avec les résidents que je suis sollicitée en tant qu'ethnologue pour un « cadrage scientifique » de ce projet culturel. En quelque sorte, on attendait pour cette mission l'ethnologue, comme « spécialiste des cultures et des traditions ». D'ailleurs, c'est un ethnologue du Centre des Musiques et des Danses Traditionnelles (CMTRA) qui était initialement recherché pour ces cafés-débats. Les animateurs des centres culturels et sociaux estimaient que des thématiques neutres, comme les « traditions culturelles », auraient évité de faire fuir les habitants, sollicités trop souvent pour raconter leurs avis, leurs mémoires ou leurs ressentis sur les démolitions et alors qu'ils n'étaient pas écoutés dans les prises de décision. La thématique des « traditions culturelles » (les animateurs pensaient ici aux pratiques culinaires, aux rites de mariage et du cycle de vie, etc.) était censée avoir un potentiel de médiation dans ce contexte de rénovation urbaine, instaurant des temps de pause et de partage dans le quotidien des résidents, parsemé par l'inquiétude. Il a été aussi dit que cette thématique faisait sens dans ces quartiers de brassages culturels, avec des trajectoires migratoires multiples.

Cette demande initiale m'a semblé relever d'une approche folklorisante et inappropriée sur un terrain où les populations subissaient des démolitions. À quoi bon parler du couscous et de la paëlla, des rites de mariage, etc. face aux inquiétudes et à la souffrance de certains résidents par rapport aux transformations du quartier ? J'ai tenté de transformer au fur à mesure le dispositif de travail ainsi que les représentations portées sur notre discipline. En partant de la volonté initiale des acteurs du projet, mon premier travail a été de reformuler cette perspective des « traditions culturelles » vers un questionnement portant plutôt sur les transformations et les transmissions de ces pratiques culturelles en contexte de mobilité (de migration et de déplacement résidentiel). Bien que cette intuition des animateurs socio-culturels d'éviter la question frontale des démolitions s'est avérée précieuse (les cafés-débats ont réussi à ramener du public dans un contexte difficile du quartier et l'atmosphère était très plaisante à ces événements), c'est finalement le sujet des démolitions qui est le plus ressorti de ces cafés-débats. Les participants aux cafés-débats n'étaient pas tous concernés par les démolitions et par les relogements, ou certains d'entre eux ne le savaient pas encore et vivaient avec cette incertitude. Dans tous les cas, ces transformations faisaient événement pour tout le monde et constituaient un sujet de forte actualité dans le quotidien des habitants et leur voisinage, et même si les discours sur les attachements étaient plus forts et plus présents lorsque la menace de déplacement était là.

J'ai pu aussi noter des divergences importantes entre les représentations du changement du quartier des différents acteurs du quartier (des résidents et animateurs socio-culturels, aux aménageurs et élus). Cela m'a amenée à continuer ma recherche dans cette direction. En outre, l'obtention de l'appel à projets « Mémoires du XXe siècle » par la DRAC et le Conseil régional Rhône-Alpes (à l'époque) a apporté un volet de recherche-action. En 2010, nous avons réalisé

une exposition qui restituait le travail de recherche et qui mettait en avant ces tensions et divergences d'opinions et de ressentis de la rénovation urbaine<sup>5</sup>.

Dans une publication ultérieure (Botea 2019), j'ai mis en avant l'importance d'explicitier les démarches de recherche et l'environnement de l'enquête dans lequel le chercheur intervient, et qu'il construit à son tour, afin de comprendre d'une part l'émergence d'un savoir et des concepts dans l'univers relationnel de l'enquête. D'autre part, l'analyse de ces écologies de l'enquête permet aussi de mieux comprendre et d'anticiper la réception du travail du chercheur sur le territoire en question. J'ai pu par exemple montrer que dans le travail à la Duchère, une démarche d'observation participante, collaborative et de « connaissance par familiarité » engagée auprès des résidents et animateurs socio-culturels lors des ambiances des cafés-débats ont permis une relation d'enquête et une réception du travail final très différentes de celle avec les techniciens, les aménageurs et les élus, interviewés dans leurs bureaux, une démarche produisant des environnements d'enquête moins familiers. Alors que les résidents se sont identifiés avec le discours porté par le chercheur dans l'exposition, comme si ce dernier était devenu leur porte-parole, la seconde catégorie d'acteurs, pour la plupart d'entre eux, a mal reçu l'exposition qu'ils ont considérée comme une critique directe aux actions initiées par le projet de rénovation urbaine. Inutile de dire qu'aucune de ces deux visées ne fut un objectif de mon travail scientifique autour de l'exposition, qui portait plutôt sur une restitution des données de recherche et sur un travail de traduction et de médiation des positions des différents acteurs urbains, appuyé par les résultats de recherche obtenus.

### 3. Représentations du changement urbain : la perspective de la « transition » ou de l'attachement

Comme je l'ai déjà mentionné, les résultats de ma recherche ont pu mettre en lumière différentes représentations de l'espace et des rapports au temps des acteurs variés du quartier dans ce contexte de rénovation urbaine, représentations qui rendent compte plus largement des conceptions du changement urbain et de l'habiter. J'ai notamment montré que la logique d'aménagement et de développement urbain reposait sur une perspective du changement urbain comme transition, assez incompatible avec une approche de l'habiter qui relevait plutôt des rapports d'attachement. Néanmoins, comme certains résidents du quartier partageaient cette perspective développementaliste et de la « transition », il était difficile d'induire et de généraliser une dichotomie entre, d'une part, une approche progressiste appartenant uniquement aux aménageurs et acteurs du projet de rénovation et, d'autre part, une perspective d'attachement relevant seulement d'une logique résidente. Dans cette partie du texte j'explicitai cette double vision du changement ou de l'habiter, dimensions que j'avais commencé à développer dans des publications précédentes (Botea, 2014).

La première perspective, le changement urbain considéré comme une « transition », dans le sens donné à cette notion par de nombreux travaux menés notamment sur les transitions des régimes politiques, entre autres ceux concernant la « transition » postcommuniste, suppose un développement unilinéaire et progressiste, et surtout l'idée de rupture par rapport à un passé

---

<sup>5</sup> Cette exposition intitulée « Questions de ville : la Duchère en (re)construction » a été présentée à la MJC Duchère et ensuite, par ordre chronologique, à la Bibliothèque du 9<sup>e</sup> arrondissement de Lyon, la MJC de Saint-Priest, au Centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine de la Ville de Chambéry et dans la ville de Braşov en Roumanie dans le cadre du programme « La ville mémorable » mis en place par des architectes-urbanistes.

considéré comme « à problèmes »<sup>6</sup>. La logique de la transition suppose ainsi une vision normative, modélisatrice, qui introduit une temporalité unique, abstraite et macroscopique qui subordonne et minimise les temporalités individuelles et les expériences localisées. Selon cette conception, nous pouvons dire en suivant Bernard Lepetit (1999) que le changement devient une propriété « cinétique », mesurant la vitesse de réaction d'un système », plutôt que « dynamique », cette dernière se donnant plutôt à voir à travers des expériences singulières et des temporalités biographiques et phénoménologiques. Selon cette approche de transition, que j'ai pu observer dans la logique des acteurs de la rénovation urbaine, l'histoire de la Duchère s'apparente à tout autre quartier dit « sensible », à une histoire pensée selon une logique linéaire : un *passé* considéré comme dégradé invite à intervenir dans le *présent* pour un *avenir* meilleur. Les « barres », objets ciblés par les démolitions, deviennent le symbole du stigmaté, alors que les nouveaux immeubles, de type îlots, sont projetés comme les marqueurs du changement, des symboles du nouveau quartier et de l'avenir de la Duchère, de ce processus de correction et de revalorisation (fig. 1-4).

*Fig. 1, 2. Immeubles aujourd'hui démolis de la « Barre des mille » (2010, B. Botea).*

*Fig. 3, 4. Nouveaux îlots (2012, B. Botea, L. Serra).*

Les acteurs du projet conçoivent cette revalorisation du quartier par l'inscription de la Duchère dans les circuits de valeurs et de rayonnement d'autres quartiers lyonnais, et par ce qu'ils appellent une « banalisation du quartier » et une « banalisation du passé du quartier » pour effacer le « stigmaté ». Cependant, pour de nombreux habitants, « banaliser le quartier » c'est banaliser leur histoire de vie ici, une histoire précieuse, laquelle rappelle des temps et des expériences collectives, des tissus de solidarité importants. Autrement dit ils sentent qu'on fait table rase de leurs attachements. À l'opposé d'une perspective du changement comme « transition », nous pouvons évoquer une approche du changement comme expérience d'attachement. Elle restitue les temporalités individuelles ou collectives des expériences de vie dans le quartier et les attachements qui singularisent ce rapport au changement et au temps. Les analyses autour des expériences des démolitions m'ont amenée à saisir l'importance des attachements, ces liens forts des individus à des espaces-temps singuliers, des liens qui fondent le quotidien dans le quartier et le construisent autour des tissus relationnels de nature affective, sociale, économique, écologique, etc. La force des attachements s'exprimait dans la colère ou la tristesse de nombreux habitants à travers, entre autres, une phrase entendue très souvent les jours des démolitions des barres, prononcée notamment par les jeunes habitants du quartier : « On nous sépare ! ». Elle faisait référence à certains que ce contexte de rénovation urbaine oblige à partir du quartier et certains qui allaient pouvoir y rester. Cette phrase mettait aussi en lumière ce décalage immense entre une vision des aménageurs et des acteurs de la rénovation attribuant cette résistance à un regard nostalgique et à un attachement au lieu d'habitat qui, selon eux, bien que normal, empêchait « d'aller de l'avant », et d'autre part, une perspective selon laquelle ce n'était pas tant la destruction de l'habitat, ni le lien affectif à celui-ci qui

---

<sup>6</sup> Voir ici les analyses portées sur ce paradigme de « transition » et les critiques qui lui ont été apportées par de nombreux anthropologues dans des recherches menées dans les pays ex-communistes de l'Europe centrale et de l'est (par exemple l'ouvrage collectif dirigé par Burawoy et Verdery publié en 1999).

s'exprimait dans cet attachement, mais une rupture par rapport à ces tissus de liens et à ces espaces-temps collectifs vécus dans le quartier. Autrement dit, ce n'était pas tant l'habitat dont il était question ici, mais tout ce qui se construisait autour de lui, c'est-à-dire l'habiter. Ces expériences collectives et la solidarité ont été mentionnées dans de nombreux entretiens avec les résidents et les animateurs socio-culturels, faisant l'objet d'une « méta-mémoire » (Candau), du quartier, en décalage avec un discours sur la « mixité sociale » promu par les acteurs du projet de rénovation. Cette rhétorique sur la « mixité sociale »<sup>7</sup> semble très artificielle aux résidents, une mixité qui serait « décrétée par le haut » face à une solidarité déjà existante et à des pratiques d'échange et de partage installées depuis longue date dans un contexte de cohabitation multiculturelle dans le quartier.

Une dimension particulièrement intéressante dans cette vision du changement urbain comme transition ou comme attachement est le rapport au passé, qui est finalement très différent selon les deux perspectives. Par exemple, la logique du développement urbain et aménagiste tend à être orientée vers le futur et vers un ton progressiste, par la « promesse » qu'elle porte et son énoncé performatif (Abram, Weszkalnys, 2011). Malgré cela, ces auteurs mettent en avant les temporalités complexes présentes dans cette logique qui incluent finalement toutes les catégories du temps. Comme j'ai pu également l'observer dans mes recherches à la Duchère, les narrations autour du passé ne sont pas absentes chez les acteurs de la rénovation urbaine, ni même un certain discours de valorisation du passé. Cependant, la valeur du passé ne porte pas sur les mêmes objets ou lieux, et elle n'est pas évaluée selon le même type d'expérience dans la logique aménagiste et de l'habiter. J'ai pu par exemple observer que les lieux qui ont de la valeur aux yeux des résidents, et autour desquels s'organisent leur mémoire, sont les lieux où se font des liens, les lieux de sociabilité spontanée et diffuse dans la ville : des « murettes » où les résidents s'assoient ou d'autres espaces en bas des barres, les marchés, des petits squares ou aires de jeux, la galerie marchande aujourd'hui démolie, les centres sociaux, etc. Ces lieux ont la valeur d'un « petit » patrimoine quotidien, des lieux précieux d'expériences collectives et de mémoires, qui construisent autour d'eux cet attachement au quartier et une valeur patrimoniale de l'urbanité (Rautenberg, 2015), autrement dit d'un mode de vie attaché à la ville « en perte » dans le contexte des démolitions, fait de sociabilité spontanée ou d'entraide, enrichie en contextes de diversité culturelle. Les politiques d'aménagement urbain ne semblent pas prendre en compte cette valeur « inaliénable » (Weiner, 1988) de certains lieux, de ce « petit » patrimoine, des lieux qui ne sont pas facilement substituables et qui ne peuvent être « banalisés », puisque chargés d'une forte valeur d'usage et de lien. J'ai pu noter qu'à la différence de ces points de vue, les discours de valorisation du quartier par les acteurs du projet urbain et les plaquettes de communication du GPV portaient sur des lieux de « Grand » Patrimoine de la Duchère, généralement des lieux classés et du patrimoine bâti (la Tour Panoramique, le Ciné Duchère, l'Église du Plateau, le Château d'eau, le Château de la Duchère, le Fort du Balmont,

---

<sup>7</sup> Il est intéressant de noter que cette nouvelle stratégie autour de la « mixité sociale » portée par les programmes de rénovation urbaine afin de résoudre les maux des quartiers dits « sensibles » remplace celle portée sur le « lien social », omniprésente des politiques urbaines de ces quartiers dans les années 1990, décrite entre autres par Jean Métral ou Sylvie Tissot.

le Temple d'Amour ou bien le parc du Vallon). À travers mes entretiens j'ai fait le constat que ces lieux étaient souvent inconnus en tout cas peu connus ou fréquentés par les habitants<sup>8</sup>.

Dans cette logique de rénovation urbaine, c'est la Grande Histoire qui fait valeur de patrimoine, plutôt que les expériences vécues dans le quartier et les « petites histoires » racontées au coin de la rue. Selon certains élus, ce régime patrimonial peut même être accordé à long terme à quelques barres d'immeubles qui échapperont aux démolitions en tant qu'objets d'exemplarité, témoins d'une époque révolue, des lieux incarnant une période dans l'histoire de l'habitat, celui des Grands Ensembles. Ce regard prospectif sur le passé des immeubles d'habitat n'a rien à voir avec la conception de ces espaces d'habitation comme des univers de vie et de pratique, comme des champs d'expérience.

Le volet de développement culturel du projet de rénovation urbaine, malgré les bonnes intentions exprimées dans cette logique, suscite finalement un traitement du passé qui met en évidence une vision « résiduelle » du passé : un passé qui n'aurait pas de valeur pour le présent, si ce n'est pour aider à faire un travail de deuil pour passer à autre chose. Il s'agit d'un « régime présentiste » de la mémoire pour reprendre François Hartog (2003). La mémoire est célébrée lors d'un temps court, d'un événement pendant des actions mémorielles suscitées dans le contexte de démolition des barres. Ces actions sont appelées pour faire mémoire d'une expérience vécue dans le quartier, comme pour surmonter une situation présente et pour passer à autre chose. Ces scènes de théâtralisation et de performance de la mémoire à travers des dispositifs pour la plupart artistiques participent de la formulation des récits et des méta-mémoires collectifs. Néanmoins, et malgré leurs intentions de départ, ces derniers sont finalement déconnectés des mémoires individuelles et des expériences de vie, comme l'observait aussi Barbara Morovich dans une étude sur des quartiers populaires à Strasbourg (2014). J'ai pu noter que, même dans le cas où un traitement patrimonial de ces mémoires est envisagé, cette opération les transforme en objet culturel, un processus qui généralement les déconnecte du présent des pratiques de vie, un phénomène mis en avant dans de nombreuses opérations de patrimonialisation.

#### 4. L'attachement comme lien affectif et comme compétence de familiarité de type écologique

L'attachement a été une notion qui a émergé dans mes analyses de manière inductive, comme point nodal et divergent dans le rapport aux transformations urbaines de la part des différents acteurs concernés par le projet urbain. Pour les acteurs du projet de rénovation urbaine, l'attachement des résidents relevait d'une attitude nostalgique et représentait un frein pour l'avancée du projet de rénovation urbaine. Bien que cet attachement fût considéré par ces acteurs comme normal, selon eux, la vie dans le nouveau quartier allait de manière inhérente amener les résidents à un certain détachement de l'ancien quartier et un ré-attachement au

---

<sup>8</sup> Même le parc du Vallon reste peu fréquenté par les résidents, qui déplorent l'insuffisance des bancs pour s'asseoir et un usage du parc qui ne se prête finalement qu'à des pratiques de sport, utilisé souvent pour courir. Il est vu comme un lieu de passage, de circulation, qui reste en dehors des trajets quotidiens et de l'expérience de tous les jours dans le quartier, et en grande partie en dehors des pratiques de sociabilité.



nouveau. Cette vision mécanique des attachements joint l'approche de la transition mentionnée précédemment et l'idée d'une nécessité d'une rupture ou d'un dépassement du passé pour qu'un changement soit possible.

Un retour sur mon lieu d'enquête à la Duchère quelques années après la réalisation de l'exposition mentionnée et à l'occasion de sa présentation dans la nouvelle bibliothèque ouverte sur la place Abbé Pierre, m'a permis de prolonger mes questionnements sur les attachements. Un aspect a retenu tout particulièrement mon attention à cet événement. J'ai pu revoir et discuter avec mes anciens interlocuteurs, dont les attitudes exprimaient des positions assez différentes de ce que j'avais connu auparavant. Si au cours de mon terrain de recherche intensive réalisée jusqu'en 2010 l'attachement des résidents à leur quartier et à leur expérience de vie ici était un élément omniprésent dans leurs discours, produisant même de nombreux crispations et conflits dans le quartier, quelques années après ces discours semblaient perdre leur force voire se dissiper. J'ai pu entendre certains habitants restés dans le quartier, qui étaient autrefois en résistance au projet de rénovation, dire : « *Ah, les démolitions... c'est déjà du passé (...), on ne se rappelle même plus comment était le quartier avant !* ». Ces paroles et le ton de légèreté que j'ai pu percevoir laissent l'impression d'une prise de distance, d'un attachement qui s'était entre temps défait. S'agissait-il d'un passage à « autre chose », d'une page tout simplement tournée ? À croire que les acteurs du projet urbain, lesquels prévoyaient un détachement progressif des habitants par rapport à l'« ancien » quartier et un ré-attachement au « nouveau », ne s'étaient pas trompés ? Ou alors fallait-il évoquer l'hypothèse d'autres chercheurs analysant les attachements (Hennion 2010, Devine-Wright 2014), selon laquelle ceux-ci sont renforcés voire émergent en situation d'épreuve ou de menace, ce qui nous amenait à penser qu'une fois les démolitions passées, la force des attachements retombait ? Comment finalement comprendre l'attachement ? Dans ce contexte de terrain, il m'a paru important d'aller au-delà d'une interrogation sur les objets d'attachement, sur ce « à quoi nous tenons et qui nous tient », pour reprendre la formule d'Antoine Hennion (2010) pour décrire les attachements, et de nous demander comment nous parvenons à être attachés et à ne plus l'être, autrement dit travailler sur les processus d'attachement. Le même auteur mettait en avant le fait que le terme d'attachement comprenait à la fois un processus et son résultat. D'autres questions se posaient suite à ces constats de terrain : l'attachement était-il de nature contextuelle et éphémère, quel rapport entretient-il avec la mémoire et quelles autres dimensions le constituent ?

En parallèle de ces interrogations, une autre recherche menée à partir de 2014 sur les transformations urbaines dans un quartier de la ville de Braşov en Roumanie m'a permis de mettre en perspective ce terrain avec celui de la Duchère et d'approfondir la question des attachements. De nouvelles propositions théoriques et méthodologiques ont surgi, construites à partir du terrain de recherche roumain, et appliquée aussi à la Duchère par de premiers essais en 2018. Je les présenterai brièvement ici<sup>9</sup>.

À Braşov, en Roumanie, la zone appelée autrefois *Hidromecanica*, et aujourd'hui le Centre civique, avait subi des démolitions et des restructurations massives pendant le régime communiste et après la chute de ce régime. Ma recherche portait des questions similaires à celles posées à la Duchère, visant de comprendre le rapport d'habiter des individus à la ville en

---

<sup>9</sup> Pour une présentation détaillée de ces propositions voire Botea (2021)

contexte de transformation profonde des espaces urbains et le renouvellement de leurs attachements. La démarche de recherche a été cependant très différente, en tout cas en partie. Alors qu'à la Duchère je me suis appuyée sur une méthodologie plus « sédentaire » basée sur les entretiens et l'observation participante dans les cafés-débats et au domicile des personnes, dans la ville de Braşov j'ai développé en plus de cette démarche d'autres méthodes, plus mobiles, audio-visuelles et « embarquées » : des itinéraires commentés dans la ville avec des personnes que j'ai accompagnais dans leurs trajets quotidiens, équipées d'une caméra portable de type GoPro, laquelle captait les espaces urbains et les relations que ces personnes construisaient en situation avec eux. Les enregistrements audio-visuels ont été utilisés d'une part comme un matériel ethnographique et d'analyse pour la recherche, d'autre part, comme un support pour diffuser la recherche et pour une anthropologie publique et collaborative avec différents publics de la ville.

Cette mise en perspective des deux recherches menées en France et en Roumanie m'a permis de percevoir certaines limites de l'approche des attachements et du changement urbain dans ma première recherche à la Duchère, basée surtout sur une approche narrative des attachements, à l'appui de l'analyse des discours et des représentations. Il est d'ailleurs important de noter que la plupart des travaux portés sur les attachements abordent ce phénomène à partir d'une approche des représentations. Ces dernières sont données au chercheur sous la forme des narrations exprimées par les personnes et prononcées généralement en dehors du temps de l'action directe avec les objets ou avec les lieux de cet attachement. J'ai adopté d'ailleurs moi aussi cette démarche dans ma recherche à la Duchère, où j'ai interrogé les personnes sur leur rapport aux transformations urbaines menant des entretiens dans des cafés-débats ou installée dans un fauteuil au domicile des personnes. Rétrospectivement, par une mise en perspective avec la recherche à Braşov, où je me déplaçais en ville avec les personnes et je percevais avec elles ces lieux d'attachements *in situ*, j'ai pu observer que l'approche des discours « à l'arrêt », en dehors de l'action même d'effectuer la tâche ou de parcourir le lieu en question, nous amène souvent à traiter de l'attachement comme un lien affectif (déjà) existant entre une personne (un groupe) et cet objet/lieu. Dans ce cas, l'analyse du chercheur est moins centrée sur la formation des attachements, sur des attachements en train de se faire. À la différence de cette démarche, le fait de se trouver en action directe avec ces univers d'attachement (parcourir un espace, manipuler ces objets, se trouver dans un contact direct avec un environnement), en plus des narrations qui sont exprimées pendant cette action, nous amène à une perspective différente. Ainsi, les attachements n'apparaissent pas tant comme un lien affectif « déjà-là » entre une personne et son environnement, comme une connexion établie entre deux entités, mais comme des processus de négociation et d'appropriation familial d'un individu avec un *milieu* mouvant. L'attachement devient ici une compétence du citoyen, de type écologique, par sa recherche à s'ajuster aux transformations incessantes de son environnement d'action et, *in fine*, une capacité de se rendre familiers les espaces-temps de la ville. Cette proposition prolonge celle de Patrice Melé et de Catherine Neveu lesquels, faisant référence aux travaux de Francis Chateauraynaud, invitent à réfléchir aux « formes d'attachement pensées non comme un rapport affectif à l'espace, mais comme une modalité d'être dans des milieux » (Melé et Neveu, 2019, p. 17).

Il convient, par conséquent, d'observer la différence entre les deux démarches d'approche des attachements, d'une part la perspective des représentations et d'autre part des perceptions en

mouvement et sensorielles, ainsi que les implications en termes de démarche qu'elles entraînent (approches théoriques, concepts, méthodes). Il ne s'agit pas de rejeter l'une ou l'autre, mais de souligner l'importance de leur complémentarité sur le terrain, et éventuellement d'observer notre orientation principale vers l'une des deux selon le contexte de notre enquête et nos sensibilités pour des approches théoriques ou méthodes de recherche spécifiques<sup>10</sup>. Mes données de recherche m'ont aussi permis d'observer que l'analyse des attachements par des approches plus « sédentaires », donc par les discours décontextualisés du lieu de leur production et par une approche représentationnelle et narrative, nous amène plus facilement à saisir une approche de l'attachement comme lien. Lorsque les individus racontent et *disent* leurs attaches, ils le font plutôt sous cet angle du lien, d'un attachement à un objet, lieu. Dans la perception en mouvement (par des parcours commentés) au fil de l'action, le défi est d'observer des attachements en train de se faire, en regardant des possibilités dans l'environnement matériel (« affordances »), des relations et des correspondances, lesquelles font advenir ces « objets » d'attachement.

Cette double approche des attachements, comme lien affectif et par la dimension processuelle, nous renvoie à une distinction faite par rapport au phénomène mémoriel, entre la mémoire déclarative et la mémoire procédurale (des routines corporelles, des gestes), occupant d'ailleurs toutes les deux une place importante dans la constitution des attachements (Lewicka, 2014).

## 5. La ville (non) familière<sup>11</sup>. De la Duchère à la ville de Braşov et au retour.

À l'appui de ces approches théoriques et méthodologiques et de mon ethnographie de terrain, j'ai pu mettre en lumière quelques mécanismes récurrents dans la construction d'un sentiment familier des citadins avec la ville et d'un rapport d'attachement. L'analyse de ces derniers permet aussi de comprendre la fréquentation des espaces urbains et les phénomènes de mobilités dans la ville. J'exposerai très brièvement ces mécanismes et dimensions, sans pouvoir les détailler ici.

Tout premièrement, à travers les itinéraires de mes interlocuteurs, j'ai pu observer la mise en place par eux des sentiers familiers, permettant de contourner la ville inhospitalière, la ville des grands axes, du bruit, du trafic, du chantier, etc. Ces sentiers rallongeaient souvent les temps de déplacement, malgré le fait que mes interlocuteurs pensaient qu'ils étaient des « raccourcis ». J'ai pu noter que ces chemins prenaient contours non seulement en fonction des intentionnalités de départ (les lieux où on doit se rendre), mais aussi par une recherche d'ambiances et des sensorialités familières, de la présence de la végétation, des lieux d'affection, par les mécanismes de la mémoire et des routines.

Un autre mécanisme important observé dans ce rapport d'attachement à la ville est le principe d'économie des déplacements. L'importance de la fréquentation d'un lieu est à comprendre en

---

<sup>10</sup> Dans mon cas, mon approche immersive et inductive dans ma recherche de terrain dans la ville de Braşov m'a amenée à développer cette deuxième perspective des attachements et à m'intéresser à une anthropologie écologique de la ville, inspirée entre autres par les travaux de Tim Ingold et d'Isaac Joseph, par les contributions nombreuses dans ce sens des chercheurs du laboratoire CRESSON-LAA de Grenoble, de l'anthropologie visuelle anglo-saxonne (notamment de Sarah Pink et d'Andrew Irving), enfin par les recherches anthropologiques ou sociologiques utilisant les outils de perception « embarquée » dans l'analyse des espaces urbains (entre autres Battesti et Puig, 2020, Sumartajo et Pink 2017, Licoppe 2020, Cerlet et al. 2020).

<sup>11</sup> Pour une analyse plus détaillée de la notion de ville familière voir Botea (2021), notamment le chapitre dédié à cette dimension.

inscrivant celui-ci dans une analyse des réseaux de mobilités dans la ville. J'ai pu par exemple observer que malgré la proximité immédiate de certains lieux (une église, une pharmacie, etc.) par rapport au logement de mes interlocuteurs, ils peuvent préférer de fréquenter des lieux similaires beaucoup plus lointains. C'est surtout le cas lorsque ces lieux sont inscrits dans une géographie de déplacement qui comporte d'autres lieux prévus par les personnes dans le même trajet (le marché, une aire de jeux, une visite chez quelqu'un de la famille, une promenade de dimanche, le lieu de travail, etc.) ou lorsque ces lieux s'inscrivent dans une mémoire familiale. La mémoire est en effet, un autre mécanisme central dans la construction d'un rapport de familiarité avec la ville. Ce rapport mémoriel à la ville (y compris par des mémoires procédurales, moins conscientes) amène les personnes à une recherche des lieux et des ambiances déjà connus, à des routines dans la fréquentation et la connaissance de la ville. Ces lieux et dimensions mémoriels sont multiples et variés. J'ai pu par exemple observer que la végétation et les arbres constituaient un élément très important dans cette mémoire environnementale qui permettait de reconstituer la ville dont on a perdu les traces physiques avec les démolitions et les restructurations massives. La présence de quelques arbres restés après les démolitions sont des repères mentionnés systématiquement par mes interlocuteurs dans leurs trajets quotidiens non seulement pour se repérer et avoir une prise avec le changement de leurs espaces quotidiens, mais aussi dans une attitude contemplative qui permet l'évasion et le repos du corps et de l'esprit dans un paysage urbain trop chargé par des stimuli sensoriels (bruits, lumière, affiches publicitaires, poussière du chantier, etc.).

Comme je l'ai mentionné à plusieurs reprises ici, notre rapport aux ambiances est au cœur de la constitution d'un sentiment de (non)familiarité avec la ville, et celles-ci se donnent à voir à travers des éléments aussi variés et subtiles : la quête des textures du sol agréables au pas et au toucher pendant la marche, la sensibilité à certaines odeurs (le parfum des arbres au printemps, les odeurs qui rappellent la cuisine de la grand-mère), la recherche pendant nos déplacements de paysages visuels reposants ou singuliers comme le relief des collines, celui coloré des mosaïques qui personnalisent les façades ou d'autres horizons créatifs, comme les graffitis, des éléments dont les personnes mentionnent qu'ils contrastent avec le « gris » du chantier ou avec une architecture homogénéisée et aseptisée des immeubles, etc.

Enfin, dans une ethnographie de la ville (non)familière il est intéressant d'identifier les lieux intimes où les individus construisent cette « prise » avec une ville en transformation et avec des ambiances parfois insoutenables des chantiers, mais aussi avec une ville des mobilités routières (ce qui est surtout valable pour Braşov). Une église, un square, un café, la « murette » devant son immeuble, un jardin ou un parc parcourus dans nos routines quotidiennes, le balcon de son propre domicile d'où on peut contempler la ville avec son voisin à défaut de pouvoir se déplacer, et bien d'autres espaces ont été sur mes deux terrains de recherche des exemples de lieux intimes ou familiers de mes interlocuteurs où j'ai pu observer ce rapport d'attachement à la ville, malgré son aspect inhospitalier. Selon Isaac Joseph, le citoyen est un « manipulateur des occasions, opportuniste et habile, s'ajustant à une intelligence 'administrée' » (Joseph, 2002, p. 150). Selon lui, « penser la ville, ce n'est pas s'en tenir à l'appropriation ou au sentiment d'appartenance d'une population à son quartier ». Pour poursuivre cette réflexion, je dirais que penser la ville, c'est comprendre les processus d'attachements par lesquels s'instaure un rapport de proximité avec elle, ce qui permet au citoyen « de surmonter l'étrangéité à un territoire non familier, de s'orienter dans un 'univers d'étrangers' » (2007, p. 13).

Le contexte des transformations urbaines et en particulier la rénovation urbaine que connaît la Duchère ainsi que d'autres territoires urbains de France, constitue un terrain d'analyse par excellence de ces questions d'attachement peut-être plus que de l'appartenance. Ce dont il est question ici est de comprendre la perception des individus quant au changement de leur quartier par le biais des mécanismes à travers lesquels se fabrique un sentiment de familiarité ou de non-familiarité avec la ville, dans des conditions où leur environnement de vie est bouleversé et renouvelé.

À la lumière de mes recherches, l'attachement apparaît comme un analyseur pertinent pour une description « dense » et une compréhension du rapport des citoyens aux transformations de leurs villes, et plus largement à d'autres changements radicaux ou plus silencieux qui surviennent dans leur quotidien (biographiques, environnementaux, politiques, etc.). J'ai tenté aussi de montrer l'intérêt d'une perspective écologique des attachements et de la ville familière qui permet d'aborder la relation des individus aux espaces urbains à partir d'une approche dynamique accordant autant d'importance aux dimensions sociale, culturelle et symbolique qu'à l'agentivité de la dimension physique et matérielle des espaces urbains, des aspects qui ne sont habituellement pas regardés ensemble ou ne présentent pas le même degré d'intérêt selon notre discipline.

## Bibliographie

Abram Simone, Weszkalnys Gisa, « Introduction: Anthropologies of planning—Temporality, imagination, and ethnography », *Focaal. Journal of Global and Historical Anthropology*, 61, 2011, p. 3-18.

Vincent Battesti, Nicolas Puig « Towards a sonic ecology of urban life: Ethnography of sound perception in Cairo », *Senses and Society*, 2020, Vol. 15, n°2, pp. 170-191.

Botea Bianca, « La ville familière. Vers une approche écologique des transformations urbaines et des processus d'attachement. Une itinérance France-Roumanie », Habilitation à diriger des recherches (Tome 3), Université Jules Vernes de Picardie, 2021.

\_\_\_, « Connaissances, attachements et écologies de l'enquête dans la rénovation urbaine », *EspacesTemps.net* [En ligne], 2019.

\_\_\_, « Expérience du changement et attachements. Réaménagement urbain dans un quartier lyonnais (la Duchère) », *Ethnologie française*, Vol. 44 (3), 2014, p. 461-467.

Burawoy Michael, Verdery Katherine (Eds.), *Uncertain Transition. Ethnographies of Change in the Postsocialist World*, Rowman & Littlefield Publishers, Inc., 1999.

Cerclet Denis, Boissière Thierry, Boukala Mouloud, Buccianti Barakat Liliane, Spyros Franguiadakis, Tohme-Tabet Annie, Zaarour Rita, « Comment saisir et comprendre la marche en ville ? », *Parcours anthropologiques* [En ligne], n° 15, 2020.

Devine-Wright Patrick, « Dynamics of Place Attachment in a Climate Changed World », in Manzo Lynne C., Devine-Wright Patrick, *Place Attachment. Advances in Theory, Methods and Applications*, Routledge, 2014, p. 165-178.

Catherine Foret, « Mémoires citadines, un nouvel objet d'action publique » in André Bruston (dir.), *Des cultures et des villes. Mémoires au futur*, Éditions de l'Aube, 2005.

Hennion Antoine, « Vous avez dit attachements ?... », in M. Akrich, Y. Barthe, F. Muniesa & Ph. Mustar (sous la dir. de), *Mélanges en l'honneur de Michel Callon*, Paris, Presses de l'École des Mines, 2010.

Isaac Joseph, « Le nomade, la gare et la maison vue de toutes parts », *Communications*, n° 73, 2002, p. 149-162.

\_\_\_, « *Parcours : Simmel, l'écologie urbaine et Goffman* » in Cefai Daniel, Saturno Carole, *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*, Economica, 2007.

Lepetit Bernard, *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, chapitre « Passé, présent, avenir dans les modèles urbains d'auto-organisation », Paris, Albin Michel, 1999, p. 169-195.

Lewicka Maria, « In Search of Roots: Memory as Enabler of Place Attachment », in Lynne C. Manzo, Patrick Devine-Wright, *Place Attachment. Advances in Theory, Methods and Applications*, Routledge, 2014, p. 49-61.

Licoppe Christian, « La vidéo-ethnographie des rencontres et côtoiements de trafic dans les nouvelles formes de mobilités urbaines », *Parcours anthropologiques*, n° 15, 2020.

Melé Patrice, Neveu Catherine, « Rapports à l'espace et formes d'engagement. Attachements, territorialisation, échelles d'action », *L'Espace Politique* [En ligne], Vol. 38, n° 2, 2019 b.

Morovich Barbara, « Entre stigmates et mémoires : dynamiques paradoxales de la rénovation urbaine », *Articulo — Journal of Urban Research* [Online], Special issue, n°5, 2014.

Rautenberg Michel, « L'urbanité comme patrimoine de la ville », *Diogenes (Engl. ed.)*, Vol. 2015, Special Issue, SAGE Publications, 2015.

Sumartojo Shanti, Pink Sarah, « Empathetic Visuality: GoPros and the Video Trace », in Gomez Cruz Edgar, Sumartojo, Shanti, Pink Sarah (Eds.), *Refiguring Techniques in Digital Visual Research*, Palgrave, 2017, p. 39-50.

Weiner Annette, « La Richesse inaliénable », *Revue du MAUSS*, n° 2, 1988, p. 126-160.